

## POIROT ET LE MYSTÈRE DE L'ÎLE DU NÈGRE

Ils avaient tous finalement pris place dans le petit bureau surchauffé. Chacun s'était installé comme il avait pu sur les chaises de bois bancales réquisitionnées pour l'occasion dans le service, tassés les uns contre les autres. Legge, le sous-chef de Scotland Yard, le rouge aux joues, attendit que le silence se fasse avant de se racler la gorge. Il préférait décidément courir après les malfaiteurs dans les rues de Londres que parler en public.

« Merci à tous d'être venus pour la présentation des conclusions de l'affaire dite de l'île du Nègre ». Il jeta un regard rapide autour de lui et replongea aussitôt le nez dans ses notes. Il ne comprenait toujours pas comment ce détective belge avait réussi à le convaincre. Faute de preuves, les arguments du petit bonhomme semblaient solides. Legge avait classé l'affaire après la découverte des aveux du criminel. Alors, après tout, pourquoi pas ? Le détective pouvait tenter sa chance, rouvrir les dossiers, éplucher de nouveau les indices. Il n'y avait rien à trouver ! Il secoua la tête. Il n'était plus temps de se poser la question.

Quelques-uns s'étaient déplacés, des proches des victimes, parents ou amis. La sœur du Docteur Armstrong, Lydia, une femme petite et menue, vêtue de noir, pleurait avant même d'entrer dans la pièce. Une voisine et amie d'Emily Brent, Dolores de Luca, l'air sévère et le visage fermé, avait difficilement pris place dans la rangée compte tenu de sa corpulence. L'ancien fiancé de Vera Claythorne, Hugo Hamilton, dépenaillé et mal rasé, semblait quant à lui totalement absent bien que ses yeux roulaient dans leurs orbites en tous sens. Constance Culmington, une amie du juge Walgrave, détonnait par son élégance, son sourire de circonstance et son chapeau qui lui mangeait la moitié du visage, tandis que la nièce du juge, Elizabeth Kendall, captait les regards par sa mine frondeuse derrière un voile de tristesse. Johnny Dyer, un ami du Général Macarthur ne laissait quant à lui aucun doute sur son activité passée. Engoncé dans son uniforme militaire, il se tenait raide comme un piquet sur son siège. La fiancée de Morris, Jane Bonnard, devenue blonde sur le tard, enchainait les cigarettes et les œillades. Fred Narracott enfin, le marin de Sticklehaven, avait lui aussi répondu présent. La petite assemblée formait un cercle devant le bureau derrière lequel Legge et l'inspecteur Maine, son bras droit, s'étaient réfugiés.

« Comme vous le savez, l'enquête a été classée après la découverte d'une lettre d'aveux signée par le juge Lawrence Walgrave qui y expose les faits et établit sa culpabilité pour les neuf crimes commis sur l'île du Nègre, son propre suicide et l'assassinat de Monsieur Morris, perpétré quelques jours auparavant.

L'assistance avait esquissé un imperceptible mouvement vers Miss Kendall qui, le menton haut, regardait droit devant elle.

- Cependant, de nouveaux éléments apparus depuis peu laissent à penser que les premières conclusions de l'enquête de la police pourraient être incomplètes ». Legge passa un doigt entre son cou et le col de sa chemise et, piquant :

- Je passe donc la parole à Monsieur Hercule Poirot, le « célèbre » détective, qui va nous exposer sa version des faits ».

Les regards se portèrent alors sur le petit homme affable et distingué qui s'était glissé dans la pièce parmi eux. Hercule Poirot se leva, ajusta son gilet sur son ventre rebondi, et un imperceptible sourire aux lèvres sous une moustache noire et brillante, s'avança à petits pas vers le centre de la pièce. D'un bref mouvement de tête, il salua l'assistance. Son regard glissa des uns aux autres dans un profond silence.

« Chef Legge, je vous remercie, *mon ami*, de votre invitation. Loin de Poirot l'idée de mettre en cause votre enquête... La lettre laissée par le juge Walgrave vous a inévitablement conduit à le percevoir comme le coupable de tous ces meurtres atroces. Cependant, d'autres éléments semblent nous conduire dans une autre direction ».

Poirot avait été contacté par Elizabeth Kendall, la nièce du juge, après le classement sans suite de l'affaire. Owen démasqué, le dossier était bouclé. La jeune femme était persuadée de l'innocence de son oncle et disait en détenir la preuve. Bouleversée et désemparée, elle ne pouvait accepter que ce père adoptif reste à jamais le monstre décrit par la presse, coupable de dix meurtres sur l'île du Nègre. Elle avait donc fait appel à Poirot, un vieil ami du juge dont il lui avait souvent parlé, pour l'aider à disculper son oncle et retrouver son assassin.

Poirot avait lui-même suivi toute cette histoire dans les journaux qui s'en étaient largement fait l'écho, et n'avait pas cru un mot du rocambolesque scénario présenté par la police : une île déserte, dix cadavres, pas de coupable possible, une bouteille à la mer et des aveux signés par l'une des victimes et non des moindres : le juge Lawrence Walgrave, tout juste à la retraite après une carrière admirable au service de la justice des hommes. Une histoire improbable mais un assassin bien réel qui avait méthodiquement préparé ses crimes et qui, selon toute vraisemblance, courait toujours.

Les sourcils de chacun formaient à présent un point d'interrogation parfait. Tous fixaient le détective.

« Faisons tout d'abord l'hypothèse que la soi-disant lettre du juge Walgrave ne soit jamais parvenue jusqu'à la police...

- Voyons Poirot, nous ne pouvons pas ignorer ces aveux ! l'interrompit Johnny Dyer d'un ton caporal que par ailleurs il était. Ils sont réels ! Pourquoi aller chercher une autre version de l'histoire ? C'est absurde !

- Parce que cette lettre est un faux ! tonna Poirot, l'index levé.

Tous avaient sursauté et se jetaient des coups d'œil inquiets.

- Elle a donné à la police la solution de l'énigme sur un plateau. Mais Poirot vous le dit : il faut se méfier des solutions trop simples.

- Comment cela un « faux » ? s'enquit Lydia Armstrong, un mouchoir au coin de l'œil.

- Patience, *Madame*. Poirot va démontrer comment toute cette histoire a été mise au point et exécuté par un être diabolique qui a éliminé vos proches un à un.

Le détective déplia soigneusement une coupure de journal extraite dans la poche de sa veste.

- Vous avez tous lu cette lettre d'aveux reproduite dans la presse. Une piètre singerie de l'écriture du juge ! Une lettre qui comporte bien trop de détails destinés à le désigner comme le coupable idéal !

Poirot se tourna vers Elizabeth Kendall.

- Miss Kendall, pouvez-vous nous dire comment vous avez découvert que cette lettre était un faux ?

La jeune femme brune aux cheveux courts se leva avec énergie.

- Je suis, enfin j'étais, l'assistante de mon oncle depuis le départ en retraite de son ancienne secrétaire il y a cinq ans. Il m'a adopté à la mort de mes parents quand j'avais huit ans. Il m'a formé au droit et me laissait gérer tous les aspects de sa vie aussi bien professionnels que personnels. J'étais donc informé de tous ses projets. Ce courrier, que j'ai lu comme vous dans le journal, rapportait que mon oncle s'était rendu propriétaire de l'île du Nègre. Si nous vivions lui et moi confortablement, le métier de juge ne permet certainement pas d'acheter une île avec une villa luxueuse et ultra-moderne. L'île du Nègre n'a d'ailleurs appartenu qu'à des milliardaires et à des stars de cinéma !

La jeune femme esquissa un petit rire nerveux et continua son récit.

- Toujours d'après la lettre, certains crimes ont été commis avec du chloral et du cyanure de potassium. Comment mon oncle se serait-il procuré ces potions ? Il n'était pas malade, et ne prenait aucun médicament à part quelques somnifères de temps à autre. Il ne jardinait pas, nous n'avons d'ailleurs pas de jardin, et n'avait aucun accès à des produits dangereux. De plus, même en retraite, son travail continuait à l'accaparer au moins dix heures par jour. Il n'avait matériellement pas le temps d'élaborer un tel scénario. Quant à le mettre en œuvre ! Il

n'aurait pu mener à bien un tel projet sans que je soupçonne quoi que ce soit. Cette comptine macabre enfin, fit-elle les lèvres tremblantes. Je n'en ai jamais entendu parler dans la famille, ni par mon oncle, ni pas ma mère. Mon oncle aurait d'ailleurs trouvé ce procédé bien enfantin... », finit-elle dans un sanglot.

- Merci, Miss Kendall, la couva du regard un Poirot attendri. Nous devons également garder à l'esprit que nous parlons d'un homme de soixante-douze ans. Le plan de l'assassin requérait une forme physique et une réactivité excellentes. Certaines victimes étaient jeunes et en bonne santé, voire sportives. Si le juge était en bonne forme lui aussi, contrairement à ce que prétend le courrier, il lui aurait impossible de faire face à neuf personnes, mortes ou vivantes. Vous l'aurez compris, *Mesdames et Messieurs*, le juge Walgrave n'est pas l'auteur de la lettre et ne peut pas être le criminel.

- Qui est-il alors ? lança Lady Culmington en s'éventant avec son chapeau, une pointe d'ironie dans la voix.

- Très bonne question, my Lady. Poirot connaît les réponses. Mais tout d'abord, permettez-moi de vous raconter mon petit voyage à Stickelhaven, le petit port d'embarquement pour l'île du Nègre. J'y ai rencontré Fred Narracott, ici présent, qui assure la liaison entre l'île et la côte. Il m'a révélé avoir effectué plusieurs allers-retours en bateau quelques jours avant l'arrivée des domestiques, les Rogers. Il a notamment débarqué de grosses malles. Est-ce bien cela *Monsieur* ?

Le marin retira sa casquette noire et la tritura entre ses mains. Ses propos étaient rendus difficilement compréhensibles par le mégot éteint coincé au creux de sa bouche. Il ne cessait de jeter des petits coups d'œil à l'assistance.

- C'est bien ce que j'ai dit ! J'avais reçu un message de c'Morris qui s'occupait de toutes les affaires de l'île. Je d'vais aller chercher cinq malles à la gare d'Oakbridge et les ramener sur l'île. C'était lourd, ça oui ! et ça avait l'air fragile. J'les ai laissées sous un abri, dans une dépendance de la villa.

- Savez-vous ce que contenaient ces malles ?

- Y avait des inscriptions « provisions » et « linge ». Voilà pourquoi c'était si lourd ! Y en avait pour dix personnes là-dedans !

- Et après avoir déposé les domestiques et tous les invités, pouvez-vous dire à quel moment vous êtes retourné sur l'île ?

Narracott poursuivit son récit par les conditions météo qui avaient été spécialement mauvaises. Un vent de sud-est avait empêché toute approche alors que le marin aurait dû

accoster chaque matin pour prendre les commandes et apporter le courrier et les produits frais. Au bout de quelques jours, lui et quelques autres avaient bien vu des signaux lumineux provenant de l'île mais ils n'en n'avaient pas fait plus de cas. Les fantaisies des propriétaires de l'île étaient connues à Stickelhaven ! Une vacancière étrangère avait même trouvé insultant que de riches oisifs narguent ainsi les habitants du port. L'alcool et Dieu sait quoi encore coulaient sans doute à flots sur cette île de dépravés, idée partagée de tous au village. Le gros temps s'étant calmé, Narracott avait pu rejoindre l'île le jour suivant l'apparition des signaux. C'est alors que lui et ses hommes avaient découvert les corps, le souffle du criminel dans leur cou. Le front suant et le regard embué, il semblait encore bouleversé, même pour un marin qui en avait sans doute vu d'autres.

- Merci Monsieur Narracott, vous pouvez vous rasseoir, indiqua Poirot qui poursuivit :

- Une fois les corps découverts, une chasse à l'homme s'est spontanément organisée pour retrouver le coupable qui a rassemblé une trentaine d'hommes de Stickelhaven et des environs. Mais la battue n'a rien donné. Le coupable est resté introuvable.

- Le criminel était donc bien l'un des invités ? demanda Dolores de Luca, visiblement impatiente de connaître le fin mot de l'histoire.

- Non, non, non, *Madame, pas du tout*. Cela veut dire au contraire que le criminel a savamment utilisé tous ces allers-retours. Il est arrivé sur l'île avant l'arrivée des domestiques, dans l'une des malles transportées par Narracott, et il en est reparti grâce à vous, fit Poirot en pointant Legge du doigt. Il s'est mêlé aux hommes venus participer à la battue et est reparti sur l'un des bateaux, *ni vu, ni connu* !

Les deux policiers échangèrent un coup d'œil, furieux d'avoir aidé sans le savoir le criminel. Comment auraient-ils pu soupçonner un tel tour de passe-passe ?

- Les hommes ont fouillé partout : la maison, les dépendances, la plage, la lande, les rochers, les falaises, les grottes ! Sans résultat !

- J'en suis sûr, chef Legge, le rassura Poirot. Mais vous aviez affaire à un homme machiavélique. Les malles lui ont fourni la nourriture dont il avait besoin et ses futures victimes lui ont ensuite offert la cachette idéale : la chambre où elles ont déposé le premier corps, celui d'Anthony Marston, car personne n'est plus jamais entré dans cette pièce où reposait le mort.

Malgré la chaleur ambiante, un frisson glacé parcourut chaque invité. Jane Bonnard fut prise d'une quinte de toux et Hugo Hamilton martelait le sol de sa chaussure. Si ce scénario était vrai, le criminel avait fait preuve d'une audace folle et de nerfs d'acier.

- À qui appartient donc cette île ? Le sait-on à la fin ? interrogea Dolores de Luca de sa voix pincée.

Le policier reprit rapidement la parole, trop heureux de n'être pas qu'un simple spectateur.

- Le propriétaire est un certain Monsieur Owen. Mais personne ne l'a jamais vu. C'est Isaac Morris qui s'occupait de tout. Cet Owen a acheté l'île et la villa au milliardaire Elmer Robson. Selon la fiancée de Monsieur Morris, ici présente - la jeune femme lui adressa un signe avec sa cigarette - d'autres potentiels acquéreurs semblaient intéressés et son offre était en concurrence avec celles d'un banquier et d'une l'héritière. Finalement, la proposition de Monsieur Owen a été retenue. Selon Miss Bonnard, Morris pensait que Owen était une célébrité harcelée par les journaux et les admirateurs qui souhaitait préserver son intimité.

- Excusez-moi, Monsieur Poirot, mais il y a une chose que je ne comprends pas, sanglota Lydia Armstrong. Pourquoi ces dix personnes précisément ont été tuées ? Qu'avait à voir mon pauvre frère dans tout cela ?

- D'après la lettre d'aveux, le criminel considérait que les invités de l'île du Nègre avaient quelque chose à se reprocher et qu'ils étaient tous passés au travers des mailles de la justice. Voilà pourquoi le juge faisait partie des invités. Il fallait un justicier !

- Vous revenez toujours à cette lettre alors que les informations qu'elle contient sont fausses d'après vous ! C'est à n'y rien comprendre ! s'emporta Johnny Dyer qui fit semblant de se lever pour quitter la pièce.

Poirot stoppa ses cents pas devant le vieux militaire, la voix douce mais contenue de son exaspération.

- Monsieur Dyer, vos années passées sur les champs de bataille ne vous ont sans doute pas permis d'apprécier à sa juste valeur la complexité de l'esprit humain. Si notre criminel a cherché à se dissimuler derrière ces aveux, c'est pour éloigner pour toujours le risque d'être soupçonné ! Il n'en demeure pas moins un être vaniteux et, persuadé d'avoir commis le crime parfait, il n'a pu s'empêcher de le faire savoir et de narguer la police avec des détails vérifiables ! Mêler le vrai et le faux, voilà comment il a failli s'en sortir !

- Comment l'assassin a-t-il attiré ses victimes sur l'île ? Faut-il être crédule pour croire à pareille farce !

- Encore une fois, *Madame* de Luca, reprit Poirot, notre homme a été fort habile. Dans les effets personnels des victimes rendus par la police aux familles, Miss Kendall a retrouvé le courrier d'invitation adressé au juge ainsi qu'un petit carnet dans lequel il notait chaque jour les événements survenus sur l'île.

Le détective brandit le petit carré de papier blanc, noirci d'une écriture difficilement déchiffrable.

- Les courriers ont été rédigés et signés de telle sorte que les invités ont cru à une invitation réelle. Owen connaissait parfaitement chacun d'eux, ce qui a supposé un travail de préparation des plus minutieux. Pour attirer le juge Walgrave, ce courrier, signé d'une de ses amies proches qu'il n'avait plus revue depuis plusieurs années mais dont il a tout de suite reconnu le style, ne l'a pas surpris outre mesure. Cette amie est Lady Constance Culmington, ici présente !

La femme, dont l'allure ne laissait en rien soupçonner ses soixante ans passés, toute de blanc vêtue et un épais et brillant plastron d'or au cou, croisa les jambes et toisa Poirot de biais, la bouche narquoise. Elle prit l'assemblée à témoin.

- Ai-je l'air d'une criminelle qui se plie dans une malle et galope sur la lande un couteau sanglant à la main ?

Sa question arracha un rictus à certains. Jane Bonnard poussa un rire suraigu et Narracott fixa cette grande dame avec un intérêt soudain. Se pouvait-il... Poirot reprit sa déambulation devant son auditoire.

- Quand Miss Kendall a lu votre nom sur ce courrier, elle a fait le lien avec des lettres reçues par le juge quelques années auparavant mais qu'elle avait classées récemment. Ces lettres demandaient au juge d'interférer dans une affaire d'accident de la route qui avait coûté la vie à deux jeunes enfants, au nom d'une vieille amitié. Le coupable avait été jugé mais sa peine vous avait semblée trop légère. Ces jeunes enfants étaient Lucy et Johnny Combes, et leur meurtrier était Anthony Marston !

Les yeux de Lady Culmington brûlaient d'un feu noir derrière son sourire figé. Des murmures de stupeur montèrent dans la petite pièce aussi rapidement que la température.

- Alors non, *Madame*, le criminel, ce n'est pas vous. Le criminel, c'est votre complice !

Legge, balbutiant et la chemise trempée, mit quelques minutes à rétablir le calme.

- Vous avez parlé d'un carnet dans lequel le juge notait les événements quotidiens. Que contient-il exactement ? Ce carnet aurait représenté une mine d'informations pour les enquêteurs s'ils avaient poursuivi leurs investigations.

- Entre autres choses, le juge rapporte l'état d'esprit de ses compagnons d'infortune au fur et à mesure que les meurtres ont été commis. Il dit avoir surpris Miss Brent en train de se parler à elle-même à voix basse, dans une sorte de psalmodie. Poirot ajusta ses petites lunettes et ouvrit le carnet : « Elle tenait des propos incohérents, parlait du démon et désignait une

certaine Béatrice Taylor comme la meurtrière ». Dolores de Luca siffla un « Sottises !... » entre ses dents en réajustant son foulard.

- Le juge parle également de Véra Claythorne qui semblait souffrir d'épisodes de démence. À la découverte du corps du majordome Rogers, elle a été prise d'une véritable crise : « Elle hurlait et riait comme une folle à tel point que le Docteur Armstrong a dû la gifler pour lui faire recouvrer ses esprits ». Elle semblait également victime d'hallucinations, tous l'avaient remarqué. Elle croyait voir Cyril, le petit garçon mort alors qu'il était sous sa surveillance, et un certain... Hugo, un homme dont elle était amoureuse. N'est-ce pas Monsieur Hamilton ?

L'assemblée s'était figée. La touffeur de la pièce s'était muée en bloc de glace. Poirot rappela que l'auteur de la fausse lettre d'aveux consacrait un long passage à un jeune homme inconsolable de la perte d'un enfant mort, et de la trahison de la femme de sa vie, et qui peu à peu sombrait dans l'alcool. Hugo Hamilton, fixait assidument un point dans le sol que lui seul voyait de ses yeux exorbités. Sa respiration courte et forte était la seule manifestation de sa présence parmi les autres.

- Véra Claythorne souffrait sans nul doute d'une instabilité psychique liée aux événements dont elle avait été témoin. Mais il semble que ses hallucinations n'en étaient pas. Elle voyait véritablement Hugo Hamilton car Hugo Hamilton était bien présent sur cette île !

- C'est impossible ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Devant cette révélation, Johnny Dyer s'était cette fois levé d'un bond de sa chaise. Des larmes coulaient de plus belle sur les maigres joues de Lydia Armstrong, tandis que Jane Bonnard allumait une nouvelle cigarette, rendant l'air plus suffocant encore. L'inspecteur Maine finit par ouvrir une fenêtre et aspira au passage une grande bolée d'air frais.

- Monsieur Poirot, je ne vous suis plus. Quel est le rapport entre Monsieur Hamilton et les autres meurtres ? Et quel est le lien entre ce Monsieur et Lady Culmington ? Toute cette histoire est incroyable ! soupira le policier en se prenant la tête dans les mains.

- La vengeance, inspecteur, rien de moins, repris Poirot. Une vengeance qui concernait deux personnes seulement. Les autres meurtres n'ont été commis que pour masquer le premier et le dernier. Ceux de Anthony Marston et de Véra Claythorne. Deux coupables qui n'ont pas payé leur crime à la hauteur de leur méfait pour deux criminels qui n'entendaient pas les laisser s'en sortir à si bon compte. Tout d'abord, Anthony Marston a causé cet accident de la route qui a coûté la vie aux enfants Combes, et rendu folle leur pauvre mère qui s'est jetée dans la rivière voisine peu de temps après. Les Combes travaillaient à l'époque comme métayers pour une femme très riche qui, n'ayant pu avoir d'enfants, avait reporté son amour maternel sur les



deux bambins. Leur perte lui causa un immense chagrin qui bascula en véritable fureur quand elle apprit que le chauffard n'avait écopé que d'un an de retrait de permis de conduire. Quelle injustice ! Cet homme méritait la potence ! Malgré son influence et ses sollicitations auprès du juge Walgrave notamment, qu'elle a puni de ne pas l'avoir aidé en le faisant passer pour le criminel, elle n'a pu obtenir une révision du procès. Sa colère ne fit alors qu'enfler d'années en années. Elle ne rêvait que de mort pour celui qui lui avait volé ses chers enfants. Ses vœux trouvèrent, par hasard, un écho dans le récit que lui fit un jour un jeune homme rencontré lors d'un voyage vers l'Amérique. Elle avait reconnu dans ses yeux le même chagrin immense et la détermination sans faille d'un homme prêt à tout pour venger une vie détruite. La sienne. Hugo Hamilton lui rapporta le crime dont s'était rendue coupable la femme avec laquelle il devait se marier, Véra Claythorne. Gouvernante de son neveu, elle avait laissé l'enfant nager seul au large et, feignant de se porter à son secours, l'avait laissé se noyer. Simple accident me direz-vous ? Pas si l'on considère qu'une fois l'enfant disparu, Hugo devenait l'héritier d'une fortune considérable, lui qui était sans le sou. Il avait immédiatement deviné la culpabilité de sa fiancée. Elle, n'avait jamais été inquiétée. Après tout, ce n'était qu'un simple accident... Dès lors, Constance Culmington et Hugo Hamilton ont scellé un pacte de sang. Leur folie vengeresse trouva à s'abreuver dans leur folie respective. Les voyages incessants de Constance Culmington n'ont pu apaiser sa colère, et l'alcool, la drogue et les séjours en maisons de repos n'ont jamais eu raison des cauchemars d'Hugo Hamilton. Ils se vengeraient ensemble !

Poirot poursuivit en mentionnant que Lady Culmington connaissait l'île du Nègre pour s'être rendue aux fêtes de milliardaire d'Elmer Robson, qui le lui avait confirmé. Ce bout de terre loin de tout serait parfait ! Se faisant passer pour un banquier et une riche héritière, les deux complices avaient visité l'île. Par l'intermédiaire de Morris, qui fournissait sa drogue à Hugo comme les policiers l'avaient établi, ils s'étaient portés acquéreurs. Mais il leur fallait un nom d'emprunt. C'est là que les deux complices avaient inventé les Owen. Le scénario était ensuite facile à imaginer. Il n'avait sans doute pas été difficile d'attirer Marston sur une île à la réputation sulfureuse, sous le nom de son ami Badger dit « la fouine », un pique-assiette que Constance avait rencontré par hasard, en lui faisant miroiter de l'alcool et des femmes. Hugo, sous le pseudonyme de Madame Owen, avait quant à lui proposé un travail à Véra Claythorne, professeur de sport dans un quartier pauvre et probablement à l'affût d'un travail mieux payé. Ils avaient acheté l'île, utilisé tout leur temps et leur argent à enquêter précisément sur chaque victime, les avaient invités et réglé tous les détails pour que le piège

se referme. Hugo s'était ensuite rendu sur l'île, dissimulé, et avait liquidé Marston dès le premier soir. Le jeune homme avait un fort penchant pour la boisson et dans la confusion des révélations du gramophone, il lui avait été facile de positionner un verre contenant du cyanure de telle sorte qu'il le choisisse et le boive. Une fois ce premier meurtre accompli, il s'était caché dans la chambre du mort et n'en était plus sorti que pour tuer les autres convives de ce bal macabre. Véra Claythorne avait été sa dernière victime. Une mort rapide n'était pas suffisamment pour elle. Elle devait souffrir longtemps et voir le monde s'effondrer autour d'elle comme il avait vu le sien tomber à la mort de Cyril. La comptine d'enfant que le petit garçon lui avait apprise avait servi de compte à rebours et n'était finalement destinée qu'à Véra. La rendre folle de peur et de culpabilité, jusqu'à la mort, voilà sa vengeance. Il y avait fort à parier que la jeune femme ne s'était pas pendue toute seule dans sa chambre. Il l'avait regardée se mettre à mort et ne lui avait laissé aucune chance.

- Le plus insaisissable des criminels est celui qui n'existe pas, *Mesdames et Messieurs*. Et les Owen n'existent pas ! Ils se sont cachés derrière les autres victimes ! Voilà pourquoi ils avaient besoin de tous ces pauvres gens et surtout du juge, le coupable idéal ! »

Poirot s'arrêta là, le souffle court. Ses paroles avaient fait retomber un épais et poisseux silence sur le groupe. Maine et Legge avaient entouré Constance Culmington et Hugo Hamilton. La première observait toujours le détective du coin d'un œil chargé de haine. Hugo se cognait le front de ses poings en ricanant à voix basse pour lui-même. Il avait cessé de battre le sol de son talon épileptique et se balançait d'avant en arrière. Il semblait rapetissé sur sa chaise, les épaules basses, la nuque cassée. D'un mouvement du menton, Legge intima à Maine de faire sortir les deux complices. Ils seraient jugés et pendus à coup sûr. Miss Kendall s'était rapprochée du détective et lui exprimait toute sa gratitude d'avoir prouvé l'innocence du juge. Les autres, sous le choc des révélations de Poirot, endossaient leurs manteaux et leurs vestes et s'apprêtaient à sortir. C'est alors que, dépliant brutalement son corps de toute sa hauteur, Hugo Hamilton bouscula des épaules les policiers autour de lui. En trois grandes enjambées, il se propulsa jusqu'à la fenêtre restée ouverte. Sans un cri, dans un souffle, il se jeta, la tête en avant. Personne n'avait esquissé le moindre geste. Constance Culmington conservait son charmant sourire. Pauvre Hugo ! Son innocence à elle ne serait pas difficile à prouver. N'était-elle pas sur le port avec les marins pendant que ce fou furieux d'Hugo éliminait un à un les Dix Petits Nègres ? Ni vue, ni connue.